Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 75 (1948)
Heft: 9

Artikel: De Lausanne... en Perse, via Paris
Autor: Kuès, Léon
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-226593

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

De Lausanne... en Perse, via Paris

Un ami vaudois, Montreusien, dont le père fut syndic du Châtelard, s'est réenvolé, fin mars, pour les bords de la mer Caspienne où il dirige un grand hôtel, depuis huit ans déjà...

Il emportait avec lui une série de numéros du Nouveau Conteur, *et voici qu'une enveloppe vient de nous parvenir timbrée de l'Iran à l'image du Shah de Perse régnant (qui fut, comme on sait, élève au Rosay à Rolle), une lettre destinée à nos amis lecteurs.*

La voici...

Babolsar - Palace
Mer Caspienne — Iran
5 avril 1948.

Cher *Nouveau Conteur*,

Les distances n'existent plus !

J'ai sous les yeux un horaire de notre entreprenante « Swissair » et l'on reste stupéfait en apprenant que Genève — en avion — n'est qu'à 5 ¾ heures d'Athènes, 11 heures du Caire et 1 ½ jour du Brésil... C'est presque un rêve.

Retournant à Téhéran — capitale de cette ancienne Perse qui tout en se modernisant a perdu son nom et n'est connue aujourd'hui dans le monde entier (surtout depuis la guerre où tant d'événements graves ont attiré l'attention sur elle) que sous le nom d'Iran — les dates de mon voyage n'ont pas coïncidé avec les départs pour Lydda (Palestine) où j'aurais eu une communication aérienne rapide pour Bagdad et Téhéran.

C'est donc de Paris que je me suis envolé sur un corfortablé et puissant « Douglas DC4 », ce maître du ciel, skymaster comme le nomment si justement les Américains.

Ce sont des avions de ce genre qui assurèrent durant la guerre le transport de la plus grande partie des renforts en munitions et en ravitaillement que les U.S.A. envoyèrent en Afrique du Nord, en Europe et dans le Pacifique.

Il neigeait, le ciel était maussade, gris, bas, brumeux, un vrai ciel d'hiver ; le mauvais temps nous semblait vraiment trop dangereux pour que l'avion puisse se lancer dans le ciel.

A Orly, gare internationale de l'Air-France, les heures passaient, lentes et interminables. Les pilotes attendaient les nouvelles rassurantes de la météo et nous... la décision des pilotes. Aussi, lorsque le haut-parleur annonça : « Les voyageurs de l'Air-France pour Tunis, la Palestine, le Caire et Téhéran sont priés de se rendre sur le quai de départ ! » — étions-nous surpris... quelques-uns, même, montraient de l'inquiétude.

Mais l'avion, quelques instants plus tard, sous la neige, dans la brume toujours plus sombre (il était 18 heures), décolla magnifiquement. Ses quatre moteurs de 1750 CV chacun, enlevèrent aisément cet énorme appareil de 44 places confortables sans oublier cinq tonnes de marchandises... et en grimpant à raison de 420 mètres à la minute, nous étions, dix minutes après notre départ, en dessus de 3500 mètres d'altitude, voguant à près de 350 km. à l'heure sur une mer de nuages extraordinaire, une mer surnaturelle tout

illuminée par un magnifique soleil qui, au firmament, se couchait royalement.

La lune, de l'autre côté, scintillait déjà. les nuages changeaient de couleur à chaque minute et l'aspect était féerique.

L'avion était si stable qu'il semblait immobile. Nous étions dans une atmosphère douillette (la carlingue est munie d'une installation d'air), splendidement installés dans de moelleux fauteuils reversibles.

Sensation de parfaite sécurité, de calme. de paix presque. Seuls les quatre puissants moteurs ronronnaient. mais le bruit était si uniforme qu'on finissait par ne plus les entendre.

Et le temps passa, ainsi, sans à-coup.

Nous lisions, mangions, échangions nos impressions optimistes. essayant de temps à autre, de percer le rideau opaque de nuages qui nous enlevait tout espoir de voir la terre. Nous savions, par la charmante hôtesse qui nous entourait de ses soins vigilants, que nous étions à telle et telle altitude. que nous survolions telle ou telle ville, mais la visibilité était nulle.

Un amas de nuages sous une lune blafarde, une mer moutonnée blanche et irréelle... un vrai conte de fée ; il me semblait que je devais voir brusquement sortir des fantômes. des petits lutins de cette masse immense de nuages qui, à perte de vue, s'étendait paresseusement sur la belle France que nous survolions.

Pourtant, à 19 h. 50, nous aperçûmes Marseille, ses lumières. Du haut des cieux nous semblions survoler une incroyable étendue de feux follets.

La Méditerranée s'étendait, elle aussi, baignée de lumière, éclairée par la lune qui brusquement avait changé de couleur et dont le blanc si terne une heure auparavant était devenu lumineux, étincelant, cette lumière qu'on ne trouve qu'au Sud, qu'en Orient !

Ensuite ce fut la traversée en biais de cette mer ; jamais nous n'aurions pensé que nous survolions une telle immensité d'eau, nous effleurâmes la Sardaigne endormie à nos pieds pour, trois heures plus tard, aborder Tunis dont la piste d'atterrissage, magnifiquement balisée, semblait de loin une interminable traînée blanche. Curieuse impression...

Nous pensions trouver le froid, mais ce fut sous un ciel uni, une température printanière, douce, que nous débarquâmes. L'Afrique... Nous venions de quitter Paris quelques heures plus tôt... déjà l'Afrique.

Et le voyage continua la même nuit, mais cette fois le gros quadrimoteur, long de plus de 28 mètres, haut de presque 9 mètres, dont les ailes ont l'impressionnante envergure de 36 mètres, abandonna la terre ferme et piqua directement sur Malte-la-Glorieuse et la Palestine.

Durant six heures, sans aucune escale, nous traversâmes la Méditerranée sur toute sa longueur.

Voyage effectué pendant la nuit, entre 3000 à 4000 mètres d'altitude, sous une lune qui semblait grossir à mesure que nous approchions du Proche-Orient.

Le vent était assez violent, le gros oiseau tanguait de temps à autre, mais bien installés dans nos fauteuils basculants, les lumières en veilleuse, nous dormions profondément, bercés par le bruit des moteurs.

L'arrivée à Lydda (Palestine) sous ce ciel si bleu, si pur, sous un soleil déjà puissant ; puis l'atterrissage impeccable, reçus par des Arabes aux formes athlétiques, servis par des Juifs bedonnants et souriants qui semblaient faire bon ménage malgré les mitrailleuses qui crachaient la mort quelques kilomètres plus loin... Braekfast, toast, coffe or tea... tout est encore anglais, les douaniers même semblent avoir copié les gestes mesurés et polis des fonctionnaires britanniques.

Et nous repartîmes une heure plus tard, survolant cette fois les vertes vallées de

cette Terre Sainte, les plantations d'orangers, le Jourdain, Jéricho, cette Palestine prospère et si malheureuse en même temps.

Puis les déserts interminables, déserts sillonnés de pistes où du haut de notre ciel nous pouvions voir de minuscules insectes qui semblaient pétrifiés dans le sable... mais en regardant attentivement avec des jumelles, on voyait que ce que nous pensions être des insectes étaient tout bonnement des caravanes de chameaux qui, lentement, à petites journées, rejoignaient des oasis accueillants.

D'autres fois, des gazelles en troupeaux s'égaillaient, effrayées par le bruit de notre avion qui devait paraître, à ces délicates antilopes, un oiseau de proie de l'Apocalypse.

Après les déserts de Syrie et d'Arabie, nous savions que nous traversions l'Irak... Le sable se fondait dans des grandes étendues de culture, les terrains verts augmentaient, un petit lac, tout seul, sans une habitation sur son rivage, nous donna la clef de ce mystère. L'eau, l'eau... le désert était vaincu, la culture reprenait ses droits.

Nous avons laissé Bagdad de côté, la ville des contes des mille et une nuits apparut un instant, ses minarets illuminés, ses mosquées couvertes d'or, nous les vîmes de loin ; puis l'avion commença à grimper, les moteurs forcèrent l'allure. On abordait la chaîne de montagnes qui défend le grand plateau de l'Iran.

Le ciel était magnifique, le soleil généreux, l'avion se glissa le long des vallées, frôla les cimes couvertes de neige. Imperturbable, le bel oiseau franchit à plus de 4000 mètres d'altitude ce chaos de montagnes qui, brusquement, ramena nos pensées vers notre Suisse... puis le désert reprit sa souveraineté, mais les oasis devinrent de plus en plus nombreux, les villes succédèrent aux villages, les cours d'eau donnaient plus de cachet, de verdure à cette terre d'Iran...

Téhérân, brusquement, s'étala sous nos yeux éblouis par un soleil toujours plus intense. Un fouillis de verdure, de points blancs, de grandes bâtisses, de superbes avenues bien droites, de mosquées dont les dômes semblaient de loin des blocs d'or...

A l'horizon, la chaîne de l'Elbrouz, dominée par l'imposant Demawend (6000 mètres d'altitude), me cachait la Caspienne où quelques jours plus tard je devais me rendre.

Téhéran, son soleil, sa réception, mes amis qui m'attendaient à Mehrabad (le Cointrin de Téhéran), mon long voyage... si court par sa rapidité était terminé.

Je réalisais bruquement que je venais de quitter l'Europe, qu'hier soir encore j'étais à Paris sous la neige, que je venais de quitter les miens, ma famille, pour continuer la lutte dans un pays que j'ai adopté et qui, lui aussi, m'a accepté.

Je venais de franchir 6500 kilomètres en une nuit. Vraiment les distances n'existent plus...

Léon Kuès.

* * *

MYTHOLOGIE... VAUDOISE !

— Dites-voi, Môsieur le professeur, vous qui êtes tant calé sur ces histoires anciennes, ce Jules Pittet qui, au temps de ces Grecs, te maniait à journée faite cette foudre et ces éclairs, ce Jules Pittet, quel Jules Pittet était-ce ?

* * *

LE SAVIEZ-VOUS, MADAME ?

Les robes s'allongent et l'on voit ces dames revenir aux talons hauts.

— Savez-vous qui inventa le soulier à haut talon, chére amie ?

— Non, ma foi !

— Une Vaudoise mariée et qui en avait assez d'être toujours embrassée... sur le front !

— Pas du tout, répliqua une amie, c'est un homme qui voulait mieux... nous les voir... !